N° 792 DIMANCHE 8 MARS 1863. 7me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX
7 mars 1863

Le Bulletin de Paris annonce l'envoi prochain de nouveaux renforts au Mexique. La frégate à vapeur la *Bellone*, qui porte le pavillon du contre-amiral Bosse, nommé commandant de la division navale du Mexique, doit partir aujourd'hui de Cherbourg pour la Vera-Cruz.

Le Sénat a renvoyé à lundi la discussion des pétitions relatives à la Pologne. On assure que la commission, par l'organe de M. Larabit son rapporteur, proposera le renvoi au ministère des affaires étrangères. Un amendement sera présenté dans le sens d'une intervention immédiate, mais bornée jusqu'à nouvel ordre aux procédés diplomatiques. Cet amendement sera probablement écarté par l'assemblée.

Si nous en croyons le *Moniteur prussien*, le duché de Posen donnerait de sérieuses inquiétudes au gouvernement de Guillaume Ier; le parti polonais y serait fortement organisé et le nombre des troupes prussiennes deviendrait insuffisant pour empêcher dans le duché les rassemblements d'insurgés et le passage des frontières. En cet état de choses, il serait nécessaire d'envoyer dans la Posnanie une plus grande quantité de troupes et de prendre des mesures énergiques contre le parti d'action polonais.

Cette déclaration du *Moniteur prussien* donnerait lieu de penser que la convention russo-berlinoise n'est pas encore passée complétement à l'état de lettre morte, ainsi que se plaisaient à le croire certaines feuilles trop confiantes peut-être dans la prudence de M. de Bismark et du parti féodal. Pour que l'on renonçât plus ou moins facilement à se servir des stipulations de la convention, il faudrait que l'insurrection polonaise fût elle-même anéantie et, avec la meilleure disposition à admettre la supériorité des armes moscovites, on ne peut aujourd'hui les tenir pour victorieuse sur toute la ligne.

Les journaux de Berlin déclarent positivement que l'Autriche ne participera pas à l'intervention diplomatique en faveur de la Pologne que préparent les cabinets de Paris et de Londres.

La *Gazette du Nord* constate que l'attitude des paysans polonais vis-à-vis de l'insurrection, reste toujours la même. Ils se contentent d'approvisionner et de loger les insurgés. Mais le gouvernement de Varsovie continue à se plaindre amérement de la complicité des fonctionnaires publics, surtout dans les districts des mines. Dans plus d'une localité, les employés ont remis aux insurgés les caisses qui leur étaient confiées. Ce qui rend les opérations des corps russes extrêmement difficiles, c'est que le gouvernement central est fort mal renseigné, puisque les insurgés sont maîtres d'une grande partie des lignes du chemin de fer et des télégraphes.

On s'étonnait de l'inaction et du silence de l'émigration hongroise en présence de l'insurrection polonaise.

Le silence vient d'être rompu par Kossuth, qui adresse aux journaux italiens une lettre très sympathique aux Polonais et nous n'avons pas besoin d'ajouter très hostile à la Russie et à l'Autriche.

Kossuth ne croit pas à la sincérité des sentimens bienveillans de l'Autriche pour la Pologne. « L'Autriche sympathisant » avec les souffrances de ses victimes, » s'écrie-t-il, mais c'est le crocodile qui » pleure ! »

J. REBOUX.

Moniteur du 5 mars.

PARTIE OFFICIELLE.

Le taux de la prestation individuelle que les jeunes gens compris dans le contingent de la classe de 1862 auront à payer, pour obtenir l'exonération du service militaire, est fixé à la somme de deux mille trois cents francs.

Les militaires sous les drapeaux auront à verser pour être admis, s'il y a lieu, à l'exonération du service militaire, la somme de cinq cents francs pour chaque année de service restant à accomplir.

Nous lisons dans l'*Esprit public :*

« Notre correspondant de Vienne nous signale un fait qui, s'il est confirmé, jettera une véritable lumière sur les négociations auxquelles a donné lieu, dans ces derniers temps, la question polonaise. Nous laissons la parole à notre correspondant.

« Je tiens de personnes fort au courant des affaires de la diplomatie, et qui ne parlent pas à la légère, qu'au moment même où les journaux anglais engageaient la France à prendre le Rhin, l'Angleterre faisait ici des ouvertures à M. de Rechberg pour concerter les mesures à prendre dans une pareille éventualité. La chose ne put pas rester si secrète que la diplomatie prussienne n'en fût informée. M. de Bismark chargea aussitôt le prince Gortschakoff d'en aviser le cabinet des Tuileries afin d'édifier pleinement sur les véritables dispositions du Gouvernement britannique. » — Ferrart.

Voici un paragraphe intéressant que nous trouvons dans une lettre de Berlin :

« Notre monde commercial se plaint vivement de ce que les troupes prussiennes, échelonnées tout le long de la frontière polonaise, rendent impossibles les relations commerciales avec la Pologne russe. Voilà une manière fort étrange de sauvegarder les intérêts prussiens. »

La politique du cabinet de Berlin a d'autres inconvénients encore que signale en ces termes une correspondance de Pologne adressée à la *Gazette du Danube :*

« Nous autres Allemands sommes ici dans la situation la plus déplorable, car nous nous trouvons à la lettre entre deux feux. Les Russes ne laissent échapper aucune occasion de nous manifester leur méfiance; plusieurs de nos compatriotes ont même été déjà maltraités et pillés par les Russes. De l'autre côté, les insurgés polonais viennent de nous menacer que, dans le cas où l'exécution de la convention russo-prussienne serait nuisible à leur cause, ils s'en vengeraient sur les Allemands en Pologne, dont on raserait les fabriques et toutes les propriétés. Une proclamation émanant du Gouvernement révolutionnaire ne permet guère de douter que ces menaces sont sérieuses. Aussi beaucoup d'Allemands ont déjà abandonné leurs foyers pour se réfugier au-delà de la frontière. »

Les lettres d'Athènes en date du 28 février, racontent la tentative d'insurrection faite, dans la nuit du 23, par les partisans de l'extrême gauche de l'Assemblée Nationale. Un millier de soldats, gagnés par des meneurs, ont essayé d'enlever Bulgaris, le chef du gouvernement provisoire, qu'on accusait d'aspirer à la dictature. L'Assemblée a déclaré alors qu'elle reprenait le pouvoir exécutif et qu'elle procéderait à la formation d'un nouveau gouvernement. Puis elle a intimé aux soldats l'ordre de déposer les armes. Les soldats ont obéi. Le lendemain, l'Assemblée a élu huit ministres avec M. Valbis comme président sans portefeuille. Un décret a ordonné aux troupes et à la garde nationale d'obéir directement à l'Assemblée. Le consul de Bavière a été expulsé sous l'inculpation d'avoir distribué de l'argent afin de provoquer une réaction en faveur de la dynastie de Bavière. Sept officiers et un député seraient impliqués dans cette affaire. Deux pétitions présentées à l'Assemblée demandent l'élection d'un prince de Savoie.

Une correspondance de Darmstadt, que publie le *Moniteur*, annonce que la Chambre de commerce du Palatinat s'est prononcée avec énergie, dans son rapport annuel, en faveur de l'adhésion de la Bavière au traité de commerce franco-allemand.

Le Gouvernement bavarois a témoigné en cette occasion d'une louable impartialité : il s'est attaché à ne pas gêner les manifestations des intérêsses et à laisser à toutes les opinions pleine liberté de se produire.

On lit dans l'*Europa :*

« Il y a des troubles dans l'Arkansas à propos de la loi de la conscription, et les généraux séparatistes font une guerre acharnée aux réfractaires. L'Etat est aussi parcouru par des bandes d'écorcheurs, dans le genre de ce le qu'avait organisée au Kansas le trop célèbre John Brown ; ces misérables, venus de tous les coins du Missouri, du Kansas et du territoire Indien, se donnent alternativement pour sécessionistes ou unionistes, changent de drapeau suivant les conjonctures et pillent et assassinent à qui mieux mieux. Ces écumeurs de terre, dont Washington et lord Cornwallis firent de si terribles exemples dans la première guerre de l'indépendance, sont le grand déshonneur de toutes les grandes guerres civiles. »

Pologne.

On écrit de Cracovie, 1er mars :

« Un nombre assez considérable de jeunes gens sont partis pour combler les vides que les balles russes ont faits parmi les insurgés. Comme leurs devanciers, ils vont là sans illusion, résignés, inébranlables dans leur résolution, sans chants, sans éclat, sans arrière-pensée démocratique ou socialiste. Ils y vont comme des gens qui ont une mission religieuse et patriotique ; c'est un spectacle qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée et dont le monde peut-être n'a pas eu d'exemple depuis les premiers chrétiens auxquels nos patriotes ressemblent sous beaucoup de rapports.

» Les officiers russes sont pour la plupart non-seulement honteux des excès de leurs soldats, mais ils en sont même très inquiets; ils ont tous des revolvers ou des pistolets doubles constamment sur eux et cela non contre l'ennemi, mais comme défense contre leurs subordonnés. Beaucoup d'entre eux déplorent que des ordres venus de Varsovie aient désigné un grand nombre de propriétés de la noblesse de celle qui n'a prise aucune part à l'insurrection, pour être détruites et afin de compromettre l'insurrection avec les paysans.

« J'avoue que je soupçonne beaucoup Wielopolski d'être l'auteur de cette machination, et cela uniquement par vengeance. Ceci a eu lieu entre autres chez le père de Chrzanouski (l'un des rédacteurs du *Czas*) qui n'a pas pris la plus petite part à l'insurrection mais dont Wielopolski déteste particulièrement le fils. »

On écrit au *Journal de Posen* du 3 mars :

« La nouvelle que les affaires de Pologne ont pris une importance européenne a produit à Varsovie une profonde sensation. Elle a relevé tous les esprits ; ceux qui croyaient le moins à l'efficacité du mouvement reviennent à l'espérance ; les sceptiques reconnaissent que la prévoyance humaine est impuissante à définir d'avance les arrêts de la Providence et que les calculs les mieux établis sont souvent déjoués par les événements. La question polonaise est aujourd'hui posée clairement et carrément. Elle a arraché le masque des pseudo-libéraux et mis à néant le système des demi-mesures. L'Europe a reconnu que la révolution polonaise était une lutte engagée par la vérité et la justice éternelles contre l'erreur et l'opposition.

» Je vous disais à propos des meurtres, des pillages et incendies commis par les Russes, que les commandants de corps étaient en quelque sorte autorisés à les

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 8 MARS 1863.

— N° 47. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXVIII. (Suite).

« N'interprétez pas mal ma franchise, cher Gothard, lui dit-elle du ton de la plus profonde sincérité. Aujourd'hui comme toujours, mon seul désir est de vous voir heureux ; jamais je n'ai eu l'intention de vous offenser. Si vous attachez quelque prix à recevoir confiance pour confiance, permettez-moi de vous dire que, dans ma conviction intime et inébranlable, Hortense, telle qu'elle m'est apparue, est la compagne qui vous convient le mieux — car l'épreuve qu'elle a subie ici même était bien l'épreuve du feu pour une jeune fiancée, et sa conduite en ce moment douloureux a été pour moi la preuve éclatante de la bonté de son cœur et de l'excellence de son caractère. Sa douceur et la pureté de son âme, unies à la délicatesse de la femme qui aime, iront au-devant de vos sentimens ; ces qualités, véritables rayons solaires, dissiperont les sombres nuages de votre front, et l'harmonie régnera dans votre existence. Son instruction, ses talens et son usage du monde charmeront votre intérieur et vous rendront heureux, vous et votre entourage. »

Edith se tut, et ses yeux, baissés jusque là, se levèrent sur Gothard. Celui-ci, immobile devant elle les bras croisés, la surprise, la douleur et la déception peintes sur le visage, fixait ses regards sur elle avec une expression d'amour et d'angoisse à la fois qui la frappa d'un tel étonnement qu'elle resta muette, et qu'une vive rougeur, premier indice des impressions qu'elle renfermait au plus profond de son cœur, colora ses joues pâles. Ils gardèrent tous deux un long silence.

« Vous avez conçu du mépris pour moi, Edith, dit enfin Gothard, d'une voix qui attestait ses tortures indicibles. Je venais ici heureux à la pensée de vous offrir un léger dédommagement de vos longues souffrances ; mais vous m'avez montré combien je suis tombé bas dans votre estime, et — peut-être cet aveu vous causera-t-il quelque satisfaction — dans la mienne aussi. »

A ces mots, il se leva et se mit à parcourir la pièce à grands pas. Edith cherchait à la dérobée à essuyer quelques larmes ; il s'en aperçut, s'approcha d'elle avec une extrême émotion et la regarda fixement.

« Edith, me méprisez-vous ? lui demanda-t-il ; oui, n'est-ce pas ? Répondez !

— Non, répondit-elle à voix basse. Je vous plains

— Oh ! douleur ! murmura-t-il d'une voix sourde. Le mépris est moins amer qu'une telle pitié. Je suis donc bien méprisable pour vous inspirer ce sentiment ?

— Vous avez mal interprété mes paroles, Gothard. Témoin de votre inquiétude, de votre chagrin de votre confusion, je m'en afflige ; qu'y voyez-vous de mal ? »

Il ne sut que répondre.

« Il est quatre heures, dit Klinting, entrant sur ces entrefaites ; le café est-il prêt ? Votre affaire est-elle terminée ? Mais qu'est-ce que cela signifie ? Je crois que la tâche n'est pas encore à moitié remplie. »

Gothard s'approcha de la fenêtre, et Edith courut à la cuisine pour faire servir le café.

« Eh bien, monsieur le bourgmestre, n'avez-vous pas mis votre temps à profit? reprit le vieillard. Il me semblait pourtant que l'affaire serait bientôt réglée : une question loyale et une réponse franche, voilà tout. Cette question ne l'avez-vous pas adressée ?

— Non.

— Que diable avez-vous donc fait ? C'est la pourtant ce qui vous amène !

— Sans doute, mais Edith est si changée ! J'ai lieu de craindre qu'elle ne soit rien moins que satisfaite de mes intentions, auxquelles j'ai fait les allusions les plus claires.

— Ah ! peut-être les apparences vous trompent-elles. Je ne sais pas en vérité pourquoi... La voici... Il ne peut plus être question de cela avant demain après-midi ; nous recevons ce soir quelques voisins. »

Gothard passa le reste de la journée et la matinée du lendemain dans les dispositions les plus tristes — Edith, dont les occupations du ménage réclamaient la présence, n'était pas visible.

L'heure du dîner arriva enfin, et ensuite le moment tout à la fois redouté et impatiemment attendu.

« Faites mieux vos affaires aujourd'hui qu'hier, dit à voix basse Klinting à Gothard ; je ne lui en ai pas dit un mot ; elle a toute liberté d'agir en ne consultant que son bonheur. »

A ces mots, il sortit ; Edith prit son ouvrage et s'assit près d'une fenêtre.

Mais Gothard était-il plus courageux que la veille ? Non. Désespéré de son inconcevable gaucherie, il tourmentait si bien, à son propre insu, une chaîne de cheveux qu'il portait, que la rupture d'un anneau lui en fit rester un bout dans la main. Aussitôt la rougeur lui monta aux joues et le sang lui afflua au cœur, car c'était le premier cadeau d'Hortense à son fiance, et à son brusque départ de Forshalla on n'en avait pas demandé la restitution.

« Si vous voulez me confier cette chaîne, je la raccommoderai de façon, j'espère, qu'il n'y paraîtra plus, dit Edith en se penchant sur sa corbeille pour y chercher le nécessaire.

— Je vous en suis très-reconnaissant. »

Ce ne fut pas sans un léger mouvement de repentir qu'il ôta, pour la remettre à Edith, cette chaîne qui, dix-huit mois auparavant, l'avait rendu le plus heureux des hommes.

« Quels beaux cheveux ! on dirait de la soie ; ce sont sans doute des cheveux de la charmante Hortense ? »

Gothard ne répondit que par un signe de tête affirmatif.

Ils gardèrent tous deux le silence pendant le travail d'Edith ; mais quand elle eut fini et qu'elle le vit envelopper soigneusement la chaîne dans du papier et la mettre dans sa poche, au lieu de la replacer à son cou, elle lui en témoigna sa surprise.

« Vous pouvez la porter sans crainte, dit-elle ; elle est aussi solide qu'auparavant.

— Oh, non ! interrompit Gothard avec vivacité, les anneaux ont été brisés et je la conserverai comme une relique, si on ne la réclame pas ; car vous avouerez, chère Edith, que je n'ai plus maintenant le droit de la porter.

— Je ne le savais pas.

— Si fait, vous le saviez. O Edith ! je n'ai pas de sentiment que vous ne connaissiez et ne compreniez. Je vous ai toujours aimée, malgré l'intervalle où mon cœur, après bien des luttes, contracta d'autres liens, — je n'avais plus alors aucun espoir de vous revoir jamais. Jusqu'au dernier moment, votre image s'interposa entre Hortense et moi; c'était vous, Edith, qui avez les premiers droits à mon amour et à ma main. Je ne l'ai pas oublié. Mais... j'ai peu de chose à alléguer pour excuse, je le reconnais; car je n'écoutai la voix du devoir et de l'honneur que quand je vous revis, très-chère Edith, et que je m'éveillai de mes songes pour revenir à la réalité.

— Et pour recommencer à rêver aussitôt ; vos rêves n'ont fait que prendre une autre forme.

— Oui, une forme plus belle, plus agréable et meilleure que jamais. Il ne dépend plus que de vous de changer ces rêves en réalité. Dis, Edith, objet chéri et adoré, toi, mon premier amour, et le choix de mon âge plus mûr, dis, veux-tu accepter la main de celui qui sera fier de te nommer sa femme ?

— Je vous remercie, Gothard, de me juger digne de ce titre; mais en acceptant